

Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **42 (1992)**

Heft 2

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

BIBLIOGRAPHIE

TERTULLIEN, *Contre Marcion (livre I)*. Introduction, texte critique, traduction et notes par René Braun (Sources Chrétiennes, 365), Paris, Cerf, 1990, 313 p.

Histoire de
la théologie

On se félicite qu'un savant de l'envergure de R. Braun ait entrepris l'édition, la traduction, l'annotation et la présentation d'un ouvrage majeur pour la connaissance des doctrines de Marcion et aussi de Tertullien lui-même. Le *Contre Marcion*, constitué de cinq livres, a été rédigé en plusieurs étapes. Tertullien, dans les deux premières moutures du texte (un livre d'abord, puis deux), a rédigé une réfutation des *Antithèses*, centrée sur la doctrine des deux dieux et la christologie; dans une troisième rédaction qui l'occupera plusieurs années (environ entre 207 et 212), il remaniera ses deux livres pour en faire trois et surtout il en composera deux consacrés aux écritures marcionites (respectivement l'évangile et l'apôtre de Marcion). – Les livres I et II forment un ensemble puisqu'ils traitent du Dieu marcionite et du Dieu créateur. Aussi R. Braun a-t-il choisi de les associer dans une même présentation, publiée en tête de ce volume et centrée sur des questions formelles (plan, argumentation, utilisation de l'Écriture, procédés polémiques et rhétoriques, traces des remaniements). Les questions historiques seront abordées dans une Introduction spéciale qui paraîtra ultérieurement. – Tertullien paraît s'être soigneusement informé sur Marcion et les marcionites établis à Carthage. Si sa réfutation s'appuie assurément sur Irénée et vraisemblablement sur le *Syntagma* de Justin et le *Contre Marcion* de Théophile (l'un et l'autre perdus), elle prend, comme on peut s'y attendre, un tour très personnel. La virtuosité de l'écrivain africain se manifeste par exemple dans le recours fréquent à des dialogues fictifs et animés. Mais sans doute son habileté principale consiste-t-elle à fractionner l'enseignement marcionite au lieu de l'envisager comme un tout articulé sur une intuition fondamentale: «l'exigence d'amour d'un dieu 'autre', venant délivrer la créature malheureuse» (p. 59). En distinguant et en traitant séparément les problèmes posés par le marcionisme, Tertullien pouvait plus aisément en démontrer la fragilité et l'absurdité. A l'occasion, en bon témoin de la tradition hérésiologique, il ne manque pas de dénigrer les hommes: Marcion, «cet aboyeur de Diogène» (I, 1,5) est volontiers décrit comme un barbare audacieux et présomptueux, et ses disciples comme des hypocrites. – Le livre I est consacré au dithéisme, doctrine tout à la fois absurde et impie. L'unicité, affirme Tertullien, est attachée à l'idée même de Dieu. Et que serait donc ce Dieu inconnu inventé par l'hérétique, un Dieu qui n'aurait même pas créé le monde et qui ne se serait pas davantage révélé en Jésus-Christ? L'argumentation déployée vise à établir «l'inexistence» de ce Dieu bon en même temps que la bonté du créateur. – Une notice due à C. Moreschini (pp. 19-30) présente la tradition manuscrite et les éditions antérieures. L'édition critique nouvelle de R. Braun vise en règle générale à donner le texte de l'archétype d'une tradition qui se répartit en deux branches principales. Si l'apparat ne mentionne pas systématiquement les variantes des manuscrits les plus récents, il prend en compte les éditions existantes, depuis celles de Rhenanus. Un triple système d'annotation (notes en bas de page sur des problèmes traités avec concision; notes critiques se rapportant à l'établissement du texte; notes

complémentaires) permet à R. Braun d'ouvrir en fin de volume de petits dossiers remarquablement informés (par exemple sur la description «mythique» du Pont, patrie de Marcion).

ERIC JUNOD

GRÉGOIRE DE NYSSE, *Lettres*. Introduction, texte critique, traduction, notes et index par Pierre Maraval (Sources Chrétiennes 363), Paris, Cerf, 1990, 346 p.

Le corpus des 28 *Lettres* de Grégoire de Nysse que nous a légué la tradition chrétienne est bien maigre si on le compare à l'ensemble des 366 *Lettres* que nous avons de son frère Basile de Césarée. Elles n'en sont que plus importantes, et doivent être goûtées attentivement. Comme le permet toute correspondance, elles nous font entrer plus intimement dans la vie et les préoccupations de leur auteur qui fut, en l'occurrence, l'un des plus célèbres Pères de l'Eglise ancienne. Dans ces lettres, dont les correspondants sont très variés, Grégoire de Nysse révèle tour à tour ses qualités de théologien averti et de vrai mystique, de constructeur-architecte d'Eglises et d'administrateur des biens, de défenseur des pauvres et de maître de vie, de fin lettré et d'évêque dans sa fonction essentielle de responsabilité et d'exposition de la Vérité. Par la présentation et la traduction excellentes qu'en fait Pierre Maraval, la collection des *Sources Chrétiennes* s'enrichit d'un beau témoignage du christianisme du IV^e siècle.

JEAN BOREL

JEAN CHRYSOSTOME, *Discours sur Babylas*, Introduction, texte critique, traduction et notes par Margaret A. Schatkin, avec la collaboration de Cécile Blanc et Bernard Grillet, suivi de *Homélie sur Babylas*, Introduction, texte critique, traduction et notes par Bernard Grillet et Jean-Noël Guinot (Sources Chrétiennes 362), Paris, Cerf, 1990, 330 p.

Le thème du *Discours* de Jean Chrysostome, prononcé très vraisemblablement vers la fin de 378, relate les circonstances du martyre de l'évêque Babylas, mort emprisonné après avoir interdit à l'empereur, pour cause de crime grave, l'entrée de l'Eglise. Ses reliques, objet de ferveur populaire, d'abord transférées non loin du temple d'Apollon, à Daphné, rendirent muet l'oracle, tenu en grande estime par l'empereur Julien. Ce dernier décide alors de faire déplacer les reliques de Babylas à Antioche, et, peu après, le temple prit feu, et l'empereur mourut. Jean Chrysostome saisit cette occasion pour vitupérer contre le néo-paganisme de Julien, et pour montrer que tout acte sacrilège est puni du juste jugement de Dieu. Il défendit aussi avec ferveur la puissance du Christ, qui peut se manifester encore, même après la mort de ses amis, par la présence de leurs reliques. Ainsi se trouve justifiés, à ses yeux, le culte rendu aux martyrs et le pouvoir des reliques, manifesté par des miracles, et preuve de la résurrection. Enfin, le célèbre Père de l'Eglise tira, de ces

événements et de cet héroïque modèle de conduite de Babylas, une émouvante exhortation aux pasteurs. *L'Homélie* qui suit le *Discours* fut donnée le jour de la fête du saint martyr. Sans être un texte capital, il n'en est pas moins un témoignage vivant de l'Eglise ancienne.

JEAN BOREL

BRUNO CHIESA, *Creazione e caduta dell'uomo nell'esegesi giudeo-araba medioevale* (Studi biblici, 85), Brescia, Paideia, 1989, 209 p.

Aux X^e et XI^e siècles, dans les communautés juives d'Orient, une dispute parfois très vive opposa les rabbanites, disciples du judaïsme traditionnel, et les qaraïtes: ces derniers optaient pour la Loi écrite comme juge et norme unique de la vie juive; les premiers y ajoutaient la Loi orale, avec une même importance. De ces disputes surgit la nécessité d'une exégèse scientifique, enracinée dans les textes, capable de surmonter l'exégèse traditionnelle, de type midrashique. Ce fut une renaissance qui a eu longtemps des échos dans le judaïsme médiéval des communautés d'Europe; malheureusement la langue dans laquelle ces auteurs ont écrit (une langue juive-arabe, dénotant d'une part une symbiose et d'autre part une conscience fort vive de la diversité culturelle) et les avatars des œuvres ont voilé pour nous, jusqu'à une époque récente, toute cette période et sa richesse foisonnante; d'ailleurs, cette renaissance se termina d'une manière abrupte. L'étude érudite de Bruno Chiesa est centrée sur deux auteurs de la première moitié du X^e siècle, actifs dans le même milieu de l'empire abbasside: le rabbanite Saadia Gaon, dont le commentaire de la Genèse a été publié seulement en 1984, et le qaraïte Ya'qūb al-Qirqisānī, dont les écrits sont presque tous inédits et dont le commentaire de la Genèse est offert ici pour la première fois. Elle est aussi centrée sur ce même texte commenté: la création et la chute de l'homme. L'intérêt de Chiesa toutefois n'est pas seulement érudit. Certes l'importance d'une semblable opération sur ces deux auteurs-clés n'échappe à personne; le long travail sur des manuscrits difficiles n'est pas un moindre mérite; la bibliographie fort bien choisie qui jalonne l'étude rend des services innombrables. Mais plus importantes encore nous semblent les conclusions, certes à vérifier et à prolonger, de la recherche: la polémique qui oppose les deux mouvements n'exclut point des contacts, puisque le commentaire de Al-Qirqisānī plonge ses racines justement dans le récit de Saadia Gaon; il y a donc des relations qu'il faudra mettre en évidence; ce qui oblige à une révision complète des hypothèses sur le milieu et aussi sur les enjeux de la polémique. Chiesa lui-même offre quelques jalons fort intéressants dans le chapitre initial et dans sa conclusion. Bref, un livre capital pour le qaraïsme, pour le rabbanisme, pour le judaïsme oriental de langue arabe, que dans cette étude de Chiesa on découvre aussi (tout au moins pour les péripécies ici examinées) redevables à l'exégèse des pères de l'Eglise, ce qui n'étonne pas trop si on pense à l'influence exercée sur les pères par le judaïsme d'un Philon.

ALDO MODA

HAROLD LEE, MARJORIE REEVES, GIULIO SILANO (éd.), *Western Mediterranean Prophecy. The School of Joachim of Fiore and the fourteenth-century Breviloquium* (Studies and Texts 88), Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1989, 346 p.

L'édition critique des œuvres de Joachim de Flore et de ses disciples postérieurs n'en est qu'à ses débuts, et cette importante littérature reste encore largement ouverte à l'effort interprétatif. C'est un écrit anonyme du XIV^e siècle, intitulé *Breviloquium*, certainement issu des cercles de Spirituels du tiers ordre franciscain de la Catalogne, dont Marjorie Reeves, à qui l'on doit déjà tant de remarquables travaux dans le domaine du joachimisme, avec la collaboration de Harold Lee et Giulio Silano, nous offre ici la première édition. L'auteur de ce texte présente, sous la forme d'une dense synthèse, toutes les concordances que le célèbre moine calabrais avait su dégager des Écritures, par la mise en œuvre de la plus savante herméneutique spirituelle: les trois époques de l'histoire du salut, chacune portant le sceau de l'une des Personnes de la Trinité, et se caractérisant chacune aussi par un type d'homme et de vie spirituelle différents, les sept âges du monde et les sept âges de l'Eglise, les sept âges de la création et les sept sceaux de l'Ancien et du Nouveau Testament, les sept sacrements et les sept têtes du Dragons. Ces concordances ont différents niveaux de réalité et entretiennent entre elles une série de rapports qui sont mis en lumière d'une manière fort intéressante. Bien sûr, la question demeure de savoir si c'est dans la trame de la chronologie historique seulement que se joue la succession de ces temps. La réponse a déjà fait couler de l'encre. Elle en fera, certes, couler encore tant que l'on a pas saisi la possibilité de concevoir et de réaliser le temps intérieur de l'âme et, par conséquent, la coexistence, dans le temps historique, de toutes ces époques. Dans une bonne introduction, les éditeurs ont pris le soin de bien examiner le contexte social, ecclésiologique et spirituel dans lequel le *Breviloquium* a vu le jour, et ils ont accordé une attention toute spéciale à la pensée et à l'influence de Pierre-Jean Olieu (Olivi), Jean de Roquetaillade et Arnaud de Villeneuve.

JEAN BOREL

HILDEGARD OF BINGEN, *Scivias*, translated by Mother Columba Hart and Jane Bishop, introduced by Barbara J. Newman, prefaced by Caroline Walker Bynum, (The Classics of Western Spirituality); New York-Mahwah, Paulist Press, 1990, 545 p.

En Mother Columba Hart, o.s.b., et Jane Bishop, la sainte abbesse de Bingen vient de trouver, pour la traduction en langue anglaise de son œuvre majeure, le *Scivias*, deux bonnes traductrices. La première est connue par ses précédentes traductions de Guillaume de Saint-Thierry et de Hadewijch, la seconde, par ses études sur l'histoire du Moyen Age. C'est avec intelligence et sérieux qu'elles abordent donc l'écriture et l'originalité du texte de Hildegarde qui, outre la connaissance du latin du XII^e siècle, exige une profonde compréhension du mode de pensée symbolique, et une sensibilité au dévoilement visionnaire de mondes et de réalités invisibles au regard commun. Chacun sait avec quel sens aigu de la responsabilité et de la conscience charismatiques et prophétiques, Hildegarde a conçu la rédaction de ses ouvrages et, en particulier, du *Scivias*, au sujet duquel elle affirme que ce n'est

pas «selon l'intelligence de l'invention humaine, ni selon une volonté de composition humaine» qu'il fut écrit, mais «selon la volonté de Celui qui sait, voit et dispose de toutes choses dans les secrets de Ses mystères». Commencé en 1141 à Disibodenberg, achevé en 1151 au Rupertsberg, le *Scivias* est formé de trois livres relatant 36 visions sur la création du monde et la chute, la descente du Rédempteur et l'assomption de la nature humaine en vue du mariage de Dieu et de l'humanité, et, enfin, l'accomplissement des âges et des temps. Dans cette œuvre, la cosmologie et la cosmosophie, l'histoire et la métahistoire s'unissent en une forme de contemplation et de connaissance matutinales où toute la manifestation créée est perçue dans la lumière éternelle du Christ. La traduction est faite sur la base de l'édition du texte critique parue chez Brepols, en 1978 (Corpus Christianorum XLIII-XLIIIA) par les soins de A. Führ-Kötter et A. Carlevaris. Nous regrettons seulement que, pour des raisons d'édition en un seul volume, les présentateurs aient dû renoncer à toute note explicative. Il n'en reste pas moins que cette publication fait honneur à l'excellente collection américaine *The Classics of Western Spirituality* qui met aux mains du public le plus large, et à un prix très modeste, les richesses de la tradition chrétienne.

JEAN BOREL

KATHARINA BIEGGER (éd.), «*De Invocatione Beatae Mariae Virginis*». *Paracelsus und die Marienverehrung* (Kosmosophie, Band 6), Stuttgart, Franz Steiner, 1990, 308 p. + 23 illustrations.

L'édition du *De Invocatione Beatae Mariae Virginis* nous révèle un aspect très intéressant et original de la pensée paracelsienne. Alors que l'œuvre médicale et les écrits sur la philosophie de la nature ont connu la plus large diffusion, l'œuvre exégétique et théologique du célèbre médecin suisse non seulement n'a pas été publiée de son vivant mais, pour une part encore importante, est restée manuscrite jusqu'à ce jour. Dans ce traité, qui a été rédigé en vieil allemand, bien que son titre soit en latin, Théophraste de Hohenheim examine la légitimité du culte et de l'invocation de la Vierge Marie et des Saints, question qui, entre 1520 et 1540, avait agité les théologiens catholiques et protestants. C'est au plus haut niveau que Paracelse se place pour y répondre positivement, en envisageant la figure de Marie dans la totalité du projet créateur et rédempteur de Dieu. Prévus ainsi de toute éternité, «née du cœur même de la divinité», la bienheureuse Vierge n'est pas d'abord une créature terrestre, mais céleste. Elle joue en outre un rôle cosmogonique et correspond, par sa fécondité, au pôle maternel de la paternité absolument transcendante. Elle est donc tout à fait apte et habilitée, par l'éminence de sa nature, à venir en aide aux croyants, dans leurs détresses temporelles, par toutes sortes de miracles et de guérisons. Paracelse, qui ne s'intéresse ni aux abstractions ni aux théories gratuites, mais médite la vérité dans son réalisme, a d'admirables considérations sur la corporité et la chair célestes de Marie, Eve et Vierge éternelle, et sur son rôle unique, que n'ont pas, à cet égard, les Saints, de mère du corps nouveau et éternel qui grandit, dans le corps terrestre des chrétiens, par l'opération des sacrements. Nous félicitons la savante zurichoise Katharina Biegger du soin qu'elle a apporté aussi bien à l'établissement du texte critique de ce traité qu'à sa présentation générale, qui nécessitait une bonne connaissance des thèses mariologiques de l'époque, et au commentaire bien senti qu'elle nous en donne.

JEAN BOREL

RUDOLF HAUBST (éd.), *Das Sehen Gottes nach Nikolaus von Kues. Akten des Symposions in Trier vom 25. bis 27. Septembre 1986* (Mitteilungen und Forschungsbeiträge der Cusanus-Gesellschaft 18), herausgegeben von Rudolf Haubst, Trier, Paulinus Verlag, 1989, 303 p.

JOSEF STALLMACH, *Ineinsfall der Gegensätze und Weisheit des Nichtwissens*, Grundzüge der Philosophie des Nikolaus von Kues, Münster, Aschendorff, 1989, 208 p.

La contemplation et la réflexion spéculatives sur la vision de Dieu sont si importantes dans l'œuvre de Nicolas de Cues qu'il était tout naturel qu'un colloque soit une fois organisé autour de ce thème. Ce volume réunit donc les principales communications, avec les discussions qui ont suivi, présentées au symposium qui eut lieu à Trèves, du 25 au 27 septembre 1986. En voici les titres et les auteurs, parmi lesquels nous reconnaissons plusieurs spécialistes et savants de renommée internationale: Margo Schmidt, «Nikolaus von Kues im Gespräch mit den Tegernseer Mönchen über Wesen und Sinn der Mystik»; Alex Stock, «Die Rolle der 'icona Dei' in der Spekulation 'De visione Dei'»; Fritz Hoffmann, «Die unendliche Sehnsucht des menschlichen Geistes»; Werner Beierwaltes, «'Visio facialis' – Sehen ins Angesicht. Zur Koinzidenz des endlichen und unendlichen Blicks bei Cusanus»; Wilhelm Dupré, «Das Bild und die Wahrheit»; Rudolf Haubst, «Die erkenntnistheoretische und mystische Bedeutung der 'Mauer der Koinzidenz'»; Klaus Reinhardt, «Christus, die 'absolute Mitte', als der Mittler zur Gotteskindschaft»; Klaus Kremer, «Gottes Vorsehung und die menschliche Freiheit ('Si tu tuus, et Ego ero tuus')»; Rudolf Haubst, «Unsere Begegnung mit den indischen 'Devotional Associates of Yogeshwar' bei ihrem Meeting vom 21. bis 23. März 1986 in Allahabad»; Mieczyslaw Gogacz, «Mystische Erfahrung im Hinblick auf verschiedene Arten des Sehens Gottes und das Werk *De visione Dei* des Nikolaus von Kues»; Kazuhiko Yamaki, «Die 'manuductio' von der 'ratio' zur Intuition in 'De visione Dei'». – En quelque cent vingt pages, denses et bien menées – sans compter les nombreuses et pertinentes notes –, Josef Stallmach, à qui l'on doit, par ses travaux et recherches, l'une des principales contributions dans l'essor que les études cusaines ont pris depuis trente ans en Allemagne, tente de montrer comment, autour des thèmes essentiels que sont la coïncidence des opposés et la sagesse de la docte ignorance, s'ordonne et se construit progressivement la réflexion philosophique de l'éminent Cardinal. Il nous fait ainsi pénétrer dans le mouvement et l'effort gnoséologiques propres à Nicolas de Cues, dont les exigences s'expriment par la nécessité absolue dans laquelle l'esprit se trouve toujours de devoir incessamment se dépasser, jusque dans la «mentis alienatio» ou «raptus» final. Car c'est à ce niveau-là seulement que peut se produire, au-delà même de la coïncidence des contraires, le «videre est esse», où l'infini se fait «omnia in omnibus» tout en restant «ab omnibus absolutus». En un mot, le professeur de Mayence fait remarquablement le point sur la réforme philosophique, singulièrement audacieuse, grâce à laquelle le Cusain a pu rénover, au milieu du XV^e siècle, les disciplines de la métaphysique et de l'ontologie, de l'épistémologie, de l'anthropologie et de la cosmologie.

M. DEWACHTER R. / A. FOUCART (ed.). *Actes du colloque international. De l'Égypte des pharaons à celle de 1990; Hommage de Grenoble aux frères Champollion*, Grenoble, Université de Grenoble UER-Sciences Humaines, 1990, 350 p.

La ville de Grenoble rend hommage aux frères Champollion pour le bicentenaire de la naissance de J. F. Champollion, le déchiffreur des hiéroglyphes. Les actes reproduisent les interventions de 35 spécialistes, qui concernent tous les aspects de la science égyptologique, de la préhistoire aux techniques les plus modernes. Relevons, pour ne citer qu'un exemple qui intéresse l'histoire des religions, l'intervention du professeur Hoelbl au sujet de l'influence de l'Égypte sur le monde méditerranéen, par l'intermédiaire des Phéniciens surtout. — Signalons par ailleurs au sujet de cette célébration la parution du livre *L'Égypte, Bonaparte et Champollion*, sous la direction de M. DEWACHTER, 78 p. et de nombreuses illustrations, Ed. Association Champollion, Hôtel de Ville, 46 106 Figeac. — Ces publications permettent de voir sous un jour nouveau les longs rapports entre l'Orient et l'Occident dans le monde méditerranéen.

MASSIMO PATANÉ

GERD THEISSEN. *Die offene Tür. Biblische Variationen zu Predigttexten*, München, Chr. Kaiser, 1990, 188 p.

Théologie
contemporaine

C'est un recueil de prédications que nous offre G. Theissen avec son dernier ouvrage. Le genre littéraire de la prédication reste toujours difficilement publiable: nous savons à quel point une prédication est liée à l'auditoire d'une part et au contexte d'énonciation d'autre part. C'est pourquoi le théologien qui livre ainsi au public – certes avisé! – ses textes de prédication met en jeu son renom et sa capacité à transmettre tant sa théologie que les résultats de sa recherche. La prédication demeure le lieu-test de toute théologie et de son actualisation, de tout discours théologique et de sa pertinence. G. Theissen s'y risque, et ce en gardant le souci constant de rendre accessibles, sinon à tous, du moins au plus grand nombre possible, ses textes et leurs enjeux. Dans cet effort à rendre accessibles des prédications, il faut souligner toutes les indications de contexte que fournit G. Theissen: en effet, pour chacun de ses textes, il retransmet la date, le lieu et les circonstances qui en marquent l'énonciation (il indique d'ailleurs aussi les différentes sources non bibliques utilisées, informations intéressantes à retenir ou à consulter). D'autre part, G. Theissen nous offre un champ varié de textes de prédication allant de la Genèse à l'Apocalypse (en respectant d'ailleurs l'ordre des livres bibliques): ce parcours biblique complet ouvre ainsi différentes voies d'accès et répond aux divers soucis et intérêts du lecteur. Outre ces deux points, l'effort homilétique de G. Theissen est louable: il fait preuve d'imagination et de créativité dans l'utilisation de brèves narrations, de comparaisons bibliques ou de données exégétiques et dans l'emploi de la lecture du texte de référence comme partie intégrante de la prédication. Néanmoins, la partie la plus intéressante de l'ouvrage reste le cœur de celui-là, c'est-à-dire un texte ayant servi à un travail d'étude biblique. Dans ce passage-là, G. Theissen expose son rapport à la théologie, rapport marqué par trois axes: existentiel, politique et écologique. C'est finalement autour de ces trois axes que s'articule le souci d'actualisation de G. Theissen, recouvrant ainsi l'ensemble de la réalité

humaine et rejoignant la réalité trinitaire de Dieu. De la recherche théologique et exégétique, G. Theissen nous mène au lieu de la proclamation du message chrétien. Ce rapport devrait toujours être maintenu et G. Theissen nous offre, si ce n'est des prédications toutes faites, du moins une «porte ouverte» sur des pistes, des phrases, des idées à retenir ou à développer, et ce pour tout prédicateur encore en recherche, en itinérance.

MURIEL SCHMID

JOSÉ LUIS ESPINEL MARCOS, *Profetismo cristiano. Una espiritualidad evangelica*, Salamanca, Editorial San Esteban, 1990.

Les prophètes ont-ils disparu? Le temps de la prophétie est-il révolu? La prophétie est-elle l'apanage des privilégiés du don de parole, le prophète est-il le scrutateur du temps et des cœurs? Peut-on parler de «prophétie chrétienne»? Prophétie chrétienne... Phénomène semble-t-il mal connu ou mal reconnu. C'est le défi lancé dans ce livre qui propose une vision et une re-définition du sens de la prophétie: démythification de ce charisme à l'écoute et en dialogue avec les prophètes de l'Ancien Testament, explosion de son sens au travers du Christ, «concentration maximale du prophétique», relectures des textes néotestamentaires et compréhension qui leur a été donnée dans l'histoire. Compréhension qui a provoqué parfois de graves désordres comme en témoigne la crise du montanisme, par exemple, avec, en contrepartie, le repli ou la timidité qui ont suivi, par crainte du «pseudo-prophétisme» ou de déviations semblables. Le silence et la méfiance ont-ils perduré, n'ose-t-on plus qualifier de «prophétique» telle parole ou telle attitude qui, de toute évidence, mériteraient cette appellation? Alors, prophétie chrétienne? Le prophète chrétien veille en chacun, le prophète naît quand l'homme se sent interpellé par l'intérêt de Dieu révélé en Jésus-Christ, pour devenir, en humilité et sans rien forcer, son porte-parole. Don et tâche d'une vie chrétienne, tout simplement adulte, responsable et risquée. Don et tâche au cœur même de la foi où le prophétisme devient le sceau naturel de la vie du croyant. Contre le pseudo-prophétisme, contre la parole agitée mais incompréhensible, la prophétie chrétienne est plus simple, plus humble et plus humaine: d'abord écoute et disponibilité, elle est «sympathie» du divin, en harmonie avec un autre cœur que le sien, prenant au sérieux le monde et son entourage, épousant la réalité déjà présente offerte en Jésus-Christ, en termes de justice, paix et engagement. La prophétie devrait ou pourrait devenir l'haleine normale du chrétien, le rythme quotidien de son existence, les jalons de son expression. Aussi, la prophétie concerne-t-elle tout autant la théologie, qui ne peut que s'enrichir à l'écoute de la vibration des textes et la vitalité de leurs paroles. Prophétie élargie, «nous sommes tous prophètes», dans l'amitié de Dieu ouverte à tous et dont on peut parler, dans les limites enfin de notre humanité: «Nous connaissons en partie, nous prophétisons en partie» (1 Cor.13,9).

CARMEN BURKHALTER

BRIAN HEBBLETHWAITE, *The Incarnation. Collected Essays in Christology*, Cambridge University Press, 1987, 184 p.

L'A. est *Dean* de la chapelle du Queens' College de Cambridge et chargé de cours à la faculté de théologie de cette même ville. L'ouvrage qu'il propose ici est une collection d'articles (publiés ou non) ayant pour thème commun la christologie. De manière générale, il s'agit d'une défense de la doctrine de l'incarnation contre un certain nombre des critiques qui lui ont été adressées à l'époque moderne. Rendons-lui cette justice qu'il ne défend pas la christologie «traditionnelle» sans en connaître certaines apories. Son livre prend pourtant souvent des allures de pamphlet, en particulier lorsqu'il discute les articles contenus dans l'ouvrage collectif publié par J. Hick et intitulé *The Myth of God Incarnate* (SCM 1976) ou lorsqu'il s'attaque de façon encore plus générale aux unitariens britanniques. Cet ouvrage ne renouvelle en fait nullement le débat, mais offre un accès aisé à la manière dont se posent aujourd'hui certains problèmes théologiques en Grande-Bretagne. Par les références qui sont les siennes, il permet de saisir rapidement quels sont les grands courants qui habitent ce monde théologique assez différent du nôtre et qui nous reste par trop étranger. J'ai, à ce propos, été tout particulièrement surpris que la question du Jésus historique ne joue presque aucun rôle dans la manière de poser dans ce contexte le problème de l'incarnation.

JEAN-DENIS KRAEGE

THEODORE RUNYON (éd.), *Theology, Politics, and Peace*, Maryknoll, New York, Orbis Books, 1989, 199 p.

Dix-huit personnalités et théologiens des trois continents – Europe, Amérique latine et Amérique du Nord – se retrouvèrent en avril 1988 à Atlanta (USA) pour évoquer les rapports que la théologie entretient avec la politique et la recherche de la paix. L'ouvrage réunit l'ensemble des interventions et les présente sous trois rubriques. La première est politique (Jimmy Carter, Kurt Biedenkopf, Manuel A. Garreton), la deuxième historique (Jürgen Moltmann, José M. Bonino, Theodore R. Weber) et la troisième, intitulée «autres voix», fait entendre des intervenants d'horizons divers (p. ex. Andrew Young, Marc E. Ellis, Rebecca Chopp, James E. Wills et Gabriel Fackre). L'édition est assumée par le professeur Theodore Runyon de l'Université d'Emory qui, dans son introduction, relève quatre points clés ressortis de cette rencontre: 1. Aucune paix ne sera possible sans un accroissement de la justice (tant politique qu'économique); 2. Les présupposés anthropologiques jouent un rôle considérable dans les efforts entrepris pour la paix et la justice. 3. Toute paix s'accompagne d'une garantie de sécurité. 4. Chacun doit reconnaître les intérêts particulier de l'autre. En conclusion, si dans le domaine de l'éthique médicale par exemple, on recourt de plus en plus aux théologiens, cette rencontre d'Atlanta suggère que politiciens et théologiens gagneraient peut-être à se retrouver plus souvent pour permettre aux uns et aux autres de ne pas «désespérer» ou de ne pas «rêver» de la réalité dans laquelle paix et justice ont bien de la peine à s'embrasser.

SERGE MOLLA

PAUL BRAND, *Peut-on être réaliste et croire en Dieu?*, Genève, Labor et Fides, 1990, Préface de Pierre Gisel, 340 pages.

La thèse de Paul Brand relève le défi de quarante années d'expériences humaines et pastorales. Il s'agit de répondre théologiquement à l'obsession de la réalité qui caractérise l'homme contemporain. L'auteur étudie donc ce «mythe» de la réalité. Il signale ses liens avec une raison instrumentalisée et souligne ses virtualités totalitaires. Ce concept cher à beaucoup de nos contemporains est ici dépeint comme un système fermé refoulant l'expérience humaine de la limite et débouchant sur de l'idolâtrie. Dès ces ouvertures, le propos est illustré par des souvenirs, des éléments de lectures personnelles, etc. A travers l'intégration sans complexe d'un certain acquis humain (intégration qui reste toujours de bon goût), l'auteur parvient ainsi à nous concerner de façon profonde et concrète. A ce stade, peut-on dire que Paul Brand n'a fait que reproduire des diagnostics philosophiques ou sociologiques antérieurs? Non, dans la mesure où sa critique de la réalité comme mythe justificateur de l'agir humain procède d'un croisement de diagnostics culturels et théologiques qui lui est personnel. – Le titre de la thèse nous le suggère: il s'agit non seulement pour Brand d'inculper le réalisme actuel, mais encore d'exprimer le christianisme comme positivité. De là découle un risque quasiment structurel d'unilatéralité. A mon sens en effet, la question de départ qui est la sienne a induit notre auteur à ne pas toujours assez réfléchir à la foi comme *négation*: négation critique de ses propres effets, et aussi négation pneumatologique de la figure de ce monde, donc relativisation ou plutôt décentrement des prétentions réalistes de l'homme. Quoi qu'il en soit, Brand va exploiter trois thématiques pour étayer son projet. La première est celle du Nom dans la Bible, qui nous fait découvrir l'altérité comme une condition nécessaire pour être soi. La seconde est celle de la Loi. Elle pose la question du sujet de la Loi, traditionnellement voilée par le légalisme formel. La Loi symbolise l'univers relationnel. A travers la compréhension que j'en ai, se joue une approche de la réalité soit comme système fermé et violent, soit comme Alliance et comme don. L'auteur nous offre ici des analyses bien centrées et qui convainquent. La troisième voie d'articulation de la réalité (au sens théologique) avec l'autosuffisance malheureuse du réaliste contemporain est celle de la narration. Dans ces pages qui témoignent d'une belle attention aux recherches théologiques mais aussi exégétiques récentes, l'auteur a-t-il toujours mesuré les limites pratiques et les effets pervers possibles de ses propositions? Il serait trop long d'en débattre ici. – Au terme de son travail, Paul Brand s'applique à illustrer ses thèses. Le modèle de l'Interaction centrée sur un thème, dû à la psychologue Ruth Cohn, y fait l'objet de réflexions éclairantes. Celles-ci sont symboliques de l'ensemble de la démarche de Brand, qui est parvenu à rapprocher, dans son étude, deux exigences souvent dissociées: la volonté d'efficacité militante et participative des églises actuelles, et le besoin de radicalité réflexive des dogmaticiens postbarthiens.

BERNARD HORT